

Francophonies d'Amérique



Deuxième souffle de Robert Marinier et Dan Lalande (Sudbury, Prise de parole, coll. « Théâtre », 1992, 151 p.)

Jean Cléo Godin

Number 3, 1993

Le français, langue maternelle, en milieux minoritaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004448ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004448ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J. C. (1993). Review of [*Deuxième souffle* de Robert Marinier et Dan Lalande (Sudbury, *Prise de parole*, coll. « Théâtre », 1992, 151 p.)].

Francophonies d'Amérique, (3), 109–110. <https://doi.org/10.7202/1004448ar>

DEUXIÈME SOUFFLE

de ROBERT MARINIER et DAN LALANDE

(Sudbury, Prise de parole, coll. « Théâtre », 1992, 151 p.)

Jean Cléo Godin
Université de Montréal

Deuxième souffle est une pièce signée par Robert Marinier, un dramaturge ayant déjà écrit trois pièces (dont l'une porte le titre programmatique de *L'Inconception*), et par Dan Lalande, dont on apprend en quatrième de couverture qu'il est « une vedette du cabaret humoristique *Skit Row* ». Ces deux auteurs ont produit ensemble une œuvre qui mêle avec un cynisme quasi insupportable des situations et des clichés empruntés au burlesque ou au vaudeville et une structure dramatique linéaire qui semble inspirée d'un certain cinéma social américain. La maquette de la couverture affiche de manière claire et agréable des couleurs qui ne sont pas innocentes : bleu-blanc-rouge, pour une histoire sur fond de hockey dans une petite ville mourante et francophone du nord de l'Ontario. Le symbolisme et les connotations politiques sont plus qu'évidentes, mais l'histoire est d'une infinie tristesse.

Cette histoire est, hélas! cousue de bout en bout de gros fil... noir. Elle commence dans un salon funéraire où « beaucoup de fleurs et de couronnes mortuaires » entourent un cercueil fermé. Le défunt serait un héros qui a depuis longtemps quitté la ville et qui aurait, dans sa jeunesse, soulevé l'enthousiasme des foules en comptant treize buts dans une seule période. Je raconte cela au conditionnel parce que, dès la fin de la première scène, surgit un dénommé Claude Saint-Clair (le bien-nommé) qu'aucun des trois autres personnages de la pièce ne reconnaît, mais qui s'identifie comme celui-là même qui devrait reposer dans le cercueil!

À partir de là, on finira par voir clair dans toute l'affaire, mais c'est long, laborieux, mi-loufoque et mi-cynique, surtout invraisemblable. Le cercueil contient les restes d'un accidenté de voiture qu'on a identifié par les papiers trouvés dans le portefeuille; mais la voiture avait été volée et le portefeuille était dans le coffre à gants, ce qui explique l'erreur sur la personne que le véritable Claude découvre par les journaux, mais qu'il aurait du mal à prouver, ... faute de portefeuille.

On découvre ensuite que les trois autres personnages — Michel et sa femme Aline, Gilbert le « coach » — constituent une sorte de mafia nécrophage qui a déjà réussi plusieurs coups semblables : on profite d'un décès pour mobiliser la population locale et recueillir des fonds qui permettront

d'obtenir une importante subvention de la *Wintario*, à chaque fois pour un projet communautaire. La ville mourante a ainsi trouvé un « deuxième souffle »; on a fait de la vie nouvelle avec les morts : une nouvelle caserne de pompiers, un centre communautaire pour les jeunes, etc. Mais, comme le dit naïvement Aline, « c'est la première fois que quelqu'un est encore en vie », et le pauvre Claude ne s'en sortira pas vivant, malgré les interventions d'Aline qui l'attire dans son lit, dans l'espoir de fuir avec lui après les funérailles.

C'est là que les clichés burlesques pervertissent résolument le récit. Cette histoire de séduction commence, en effet, sur le perron de l'église où Claude veut assister (comment résister à une telle tentation?) à ses propres funérailles : Aline y enlève prestement sa petite culotte pour la mettre dans la poche de la veste que porte Claude, mais qu'il a empruntée à Michel... Elle se poursuit au lit, mais les amoureux seront évidemment surpris, à cause d'une porte soudainement verrouillée, ce qui empêche Claude de se rhabiller à temps. Ça tourne mal pour lui : décidé à dévoiler l'affaire, il court se réfugier au poste de police où il se retrouve aussitôt en cellule, une cellule dont il découvrira que, grâce à la complicité entre le trio infernal et la police, « la porte est jamais barrée »! Et où croyez-vous que la belle Aline entraîne ensuite Claude? Au cimetière, où il sera dûment assassiné par Michel. Trois jours plus tard, il y avait dans la petite ville d'autres funérailles : un dénommé (et autre bien-nommé) Maurice Pellerin, qu'on croyait depuis longtemps « disparu en haute mer »!

Cette pièce m'a curieusement fait penser au titre d'un roman de l'Africain Henri Lopès, *Le Pleurer-rire*. Non pas, hélas! pour les qualités de l'écriture, cette pièce-ci ne risquant pas de se classer bien haut de ce point de vue. Mais pour le mélange de grotesque et de sentiment tragique, qui traduit ici une profonde et désespérante tristesse, dans un monde véritablement sans issue. La pièce fait rire et pleurer, mais elle dénonce une réalité socioculturelle qui se situe bien au-delà du désespoir : comme pour le mort-vivant Claude, on peut se demander si son second souffle ne sera pas le dernier.